

Trimestriel d'actualité d'art contemporain: janv., février, mars 2019 • N°78 • 3€



Aucune case

L'art de Sofie Vangor n'entre dans aucune case. Telle un électron libre, cette artiste pluridisciplinaire recherche avidement le changement et est sans cesse à l'affût de nouveaux médiums avec lesquels développer sa créativité. Elle a ainsi touché à la peinture, la gravure, la broderie ou encore la performance. Une pratique l'accompagne cependant de manière indéfectible depuis bientôt cinq ans : le tatouage éphémère.

C'est peu de temps après avoir expérimenté la performance, dans *Nonante jours* (2014), que l'artiste liégeoise réalise pour la première fois un tatouage sur elle-même à l'occasion de la *Pigeonne morte* (2014). Depuis, ils se sont démultipliés, sur son corps ou celui d'autrui, et ils font maintenant partie intégrante de son art.

Ces tatouages, elle les réalise en apposant différentes matrices – creusées par ses soins – directement sur sa peau ou celle de volontaires. En imprimant sur la peau, elle transgresse une technique traditionnelle déjà présente dans son travail, la gravure, et l'allie à un autre médium, la performance. Cette méthode permet également à Vangor de combiner deux éléments extrêmement importants dans sa pratique à savoir l'écriture et le corps. Elle puise en effet dans ses textes et ses souvenirs pour réaliser ses matrices.

Son Œuvre est fondamentalement autobiographique et les textes qu'elle reprend pour ses visuels sont d'ailleurs directement liés à son histoire personnelle. L'utilisation symbolique du tatouage s'inscrit dans cette tendance car elle prend racine dans un moment marquant de sa vie. Il s'agit du jour où un policier lui demanda d'identifier le corps de son parrain par son seul tatouage. Ce tatouage que l'artiste eut sous les yeux durant tant d'années devint soudainement, par sa disparition et son absence, une image fugace. Paradoxalement, cette trace indélébile, permanente, se transforma en une trace éphémère. Cette marque désormais invisible est pourtant à jamais inscrite dans sa propre chair, sa mémoire. Ce qu'elle désigne comme étant la mémoire du corps.

Le tatouage peut recouvrir différentes fonctions chez Vangor. Par sa nature biographique, il semble être avant tout cathartique en exultant ses traumatismes et en renforçant sa *Résilience* (2017). Le tatouage est alors stigmaté. Il peut également être sensuel, érotique, par cette façon qu'il a de donner le corps à voir mais aussi par ses propriétés tactiles (il faut pouvoir manipuler la peau pour pouvoir l'apposer). Dans *Sauvage* (2016), l'artiste fait explicitement référence aux rituels tribaux notamment par le biais de masques. De ce contexte, le tatouage se révèle être un signe identitaire qui fédère et rassemble des individus. Il donne un sentiment d'appartenance et permet à Vangor d'échanger avec autrui. Enfin – dans des performances comme *Je veux et j'exige* (2018), *Épousemoi* (2018) ou des projets comme *Trouvons la sortie !* (2019) – le tatouage lui sert d'outil de contestation. La peau se fait l'étendard des protestations et des revendications de l'artiste ou du public. De même, il permet de désacraliser l'art en le sortant des galeries et des musées ou de questionner la relation entre l'image et le corps.

Ce faisant, Sofie Vangor se place dans la lignée d'artistes – tels Valie Export, Ulay, Wim Delvoye ou Santiago Sierra – qui ont joué avec les caractéristiques inhérentes de cette pratique ancestrale. Comme eux, elle ressent le besoin de revenir au corps pour prendre position et exploite le tatouage pour les symboliques qui en découlent. Elle s'en détache néanmoins par le rapport intime qu'elle entretient avec et l'intentionnelle éphémérité de son action.

Alix Nyssen

Historienne de l'art spécialisée dans le tatouage (ULiège)



« J'ai un truc à dire et je vais le dire avec ma peau ! »

BOZAR a entamé sa 3^{ème} édition « Next Generation Please ! » réunissant des jeunes, des artistes et des responsables politiques pour réfléchir à des questions politiques en lien avec l'histoire européenne actuelle. Cette année, outre les conférences, débats et performances à venir, 12 projets ont été sélectionnés sur différents thèmes qui sont en cours d'exploration avant d'être exposés et partagés en mai 2019. Pour en citer quelques uns, il y a l'Atheneum Brussel redéfinissant la liberté dont le concept de liberté d'expression avec l'artiste Dirk Hendrikks et deux philosophes Steven Raemen et Gideon Hakker. Des élèves du COOVI Anderlecht, abordent l'égalité des genres avec la chorégraphe, danseuse Yentl de Werdt et le philosophe Jan Knops. L'école Thomas More Kempen d'Anvers réfléchit sur le professeur idéal de notre société européenne. Le film « Recognition » de Lyse Ishimwe Nsengiyumwa se penche sur l'amour comme acte de résistance et instrument politique avec un groupe de jeunes et des créateurs africains. Le chorégraphe roumain Cosmin Manolescu avec son concept de « corps émotif » observe les problèmes actuels de l'Europe fragmentée avec des jeunes belges et roumains. Place des paysages dans la ville, place des femmes questionnant la société sur les réseaux, échanges d'idées sonores, parcours de migrants et l'ensemble de tous les projets sont sur le site de Bozar. Pour Liège, PhiloCité a conçu trois initiatives : le centre des jeunes « la Baraka » avec la réalisatrice Catherine Lévêque et le krumper (1) Patride Kanyinda réfléchissent à un projet multidisciplinaire axé sur le corps et la révolution pour exprimer leurs droits. Des étudiants de l'école HELMo encadrés par Véronica Cremasco, ingénieure-architecte, redéfinissent le rôle du travailleur socio-culturel. Et un groupe d'étudiants de l'école supérieure des Arts de la Ville de Liège encadrés par l'artiste Sofie Vangor développe un projet ayant pour thèmes la contestation et la révolution avec le médium privilégié de l'artiste, l'image imprimée et plus particulièrement sa pratique du tatouage éphémère.

Sofie Vangor raconte comment ce projet est né, suite à l'invitation par Guillaume Damit, philosophe praticien de PhiloCité, de participer au projet BOZAR, Next Generation Please ! « J'ai voulu moi-même constituer le groupe de jeunes. J'ai alors lancé un appel auprès d'étudiants de l'ESAVL qui connaissaient ma pratique et qui m'ont eu comme professeur à un moment donné de leur cursus de formation. Mais dans ce projet, les étudiants ne me voient plus comme un prof mais comme une artiste plasticienne et moi je ne les vois plus comme étudiants mais comme des jeunes passionnés par l'art. Une fois le groupe constitué, le premier atelier a commencé aux alentours de la Toussaint car chaque workshop doit se profiler en dehors des temps scolaires. Oui, je me souviens : on a commencé le jour des morts » (rires). Pour ce premier atelier de deux jours, le groupe a réfléchi les thèmes de la contestation et de la révolution, thèmes choisis par Sofie Vangor parmi tous ceux proposés par BOZAR. Pour ce faire, Jessica Borroto, philosophe et Alix Nyssen, historienne de l'art, toutes deux intéressées par l'usage du corps dans l'art, sont venues présenter leurs éclairages aux jeunes afin que ceux-ci puissent nourrir leurs propres réflexions et échanger ensemble. Un texte de Michel Foucault sur le corps utopique a été analysé. Un autre article paru en 1988 sur une pratique d'affiches et de slogans créés par des étudiants des Beaux-Arts de Paris en 1968, sous la houlette du plasticien Gérard Fromanger (2), a aussi été un moteur d'émulation de ces jeunes de 2018. Une manière pour eux de s'identifier au mouvement de mai 68 et de se projeter dans un rôle d'acteurs à part entière dans cette entreprise artistique porteuse de sens. Cette notion de sens est en effet primordiale pour Sofie Vangor. Tant dans sa pratique personnelle que dans le geste avec ce groupe des jeunes, prime la nécessité de créer sous l'impulsion d'un besoin et non par commande. Toutes ses œuvres sont effectivement nées d'une urgence à décliner des événements autobiographique, sources

vives de son expression plastique. Depuis toujours, l'art lui colle à la peau et aux tripes. Dès lors son rapport à la matière est plus que signifiant ! Et cela elle le transmet au jeune collectif qui s'empare du projet pour BOZAR. C'est qu'ils auront à s'investir corporellement ces jeunes ! Maxime Gillot, un des dix participants, étudiant de second master de BD témoigne combien cela représente un défi pour lui que cet engagement. Le voilà à sortir de sa zone de confort, de sa zone de dessinateur installé dans sa bulle de création derrière sa table à dessins. Il vit ce trouble de l'excitation du projet et de l'anxiété de comment cela va se passer au final, le jour de la présentation où il sera question non seulement de présenter des créations d'affiches mais aussi de se présenter en tant que corps résistant s'affichant. Corps emblème, marqué de son discours à l'encre noire en tatouage choral. Et comme le proclame le texte de Foucault, non seulement le corps humain est l'acteur principal de toutes les utopies mais dans l'acte de se masquer, de se maquiller, de se tatouer le corps entre en communication avec des pouvoirs secrets, des forces invisibles. C'est donc à une forme de rite sacré que Sofie Vangor convie son petit monde. Il s'agira non seulement d'exprimer une idée en lien avec sa propre histoire et le thème de la contestation mais aussi de l'incarner. « J'ai un truc à dire et je vais le dire avec ma peau » leur propose Sofie Vangor. Cela suppose une prise de risque. Cela suppose un dépassement de soi. A ces jeunes qui peuvent se sentir frustrés dans la société actuelle, Sofie Vangor offre l'opportunité de se dire en tant qu'artistes ayant des positions politiques à revendiquer. Le groupe a d'ailleurs trouvé son slogan phare : « Trouvons la sortie ! » qui sera le titre de leur future performance. Car si dans la rue, les gilets jaunes sont actuellement présents; sur les affiches et sur la peau, le noir et blanc sera brandi en mai 2019. L'archétype du poing levé est effectivement exploité. Et Maxime Gillot de me montrer un de ses dessins représentant une variation du poing contestataire, retenu par le groupe. Les jeunes artistes fonctionnent en effet par productions en workshops mais aussi à domicile. Chacun ramène ses travaux qu'il propose aux autres membres du groupe qui élisent les dessins à conserver. « Le médium est super libre » raconte Maxime Gillot. « Je me sens messenger dans ce projet, messenger d'une idée concrète à transmettre. Avec Jessica Borroto, on a parlé du corps dans l'œuvre, du corps assimilé à une puissance d'agir, selon l'américaine Judith Butler (3) qui s'oppose à Simone de Beauvoir parlant de corps silencieux. Personnellement, je ne porte aucun tatouage, qui dans l'absolu est un médium personnel pour rendre le corps expressif. Via le tatouage éphémère proposé par Sofie Vangor, j'ai envie de dire aux gens que tout le monde peut se ré-approprier du pouvoir et changer l'Europe, le monde politique actuel. Et pour cela il faut repenser collectivement la démocratie... Avec le groupe, nous conjuguons nos efforts et nos idées. Nous découvrons de nouvelles techniques, nous creusons la gomme, nous discutons et réfléchissons ensemble.»

Judith Kazmierczak

(1) Danseur de Krump, mouvement de danse né fin des années 90 dans les ghettos de Los Angeles représentant des battles visant à dépasser les violences subies

(2) Laurent Gervereau, 1988, "Matériaux pour l'histoire de notre temps", L'atelier populaire de l'ex-école des Beaux-Arts. Entretien avec Gérard Fromanger, pp. 184-191

(3) Judith Butler, philosophe, enseignante à l'Université de Berkeley, "Ces corps qui comptent", 1993

Exposition "Next Generation, Please!" du 09 mai au 02 juin 2019 à BOZAR (rue Ravenstein 23, 1000 Bruxelles). Vernissage le 09 mai 2019 à 18h.

